

CAN YOU MAKE A HURRICANE ?
de Emmanuel Van Der Auwera



Concept et direction : Emmanuel Van der Auwera

Assistant dramaturge et montage : Pedro Gossler

Consultante artistique : Sophie Sherman

Production et administration : Entropie Production (Pierre-Laurent Boudet, Stephanie Bouteille and Lucille Belland)

Performance : Davis Freeman, Malak Atif

Maquillage et performance : Dominique Binder

Studio de maquillage : Bloody Marys (Florence Thonet & Anne Van Nyen)

Groupe d'adolescent.e.s : en cours

Designer lumière : Gregory Rivoux

Opérateur AV : Morgan Souren

Diffusion en direct et caméraman : Julien Stroïnovsky

Coproductions : Kunstenfestivaldesarts, Les Halles de Schaerbeek, CIGO (Studio Van der Auwera)

Residencies : Bodeek Bruxelles, Les Halles de Schaerbeek

Remerciements : Harlan Levey Projects
courtesy Harlan Levey Projects et l'artiste

GENERAL CONTACT:

Pierre – Laurent Boudet – pierlo.boudet@entropieproduction.be +32 484 65 08 30

Emmanuel Van Der Auwera – studiovanderauwera@gmail.com +32 489 94 01 78

Depuis plusieurs années, mon travail s'intéresse aux zones de friction entre réalité et représentation. Qu'il s'agisse des médias, des réseaux sociaux, de la surveillance ou de l'intelligence artificielle, je cherche à observer la manière dont les images et les récits transforment notre expérience du monde.

Can You Make a Hurricane ? trouve son origine dans une longue recherche menée aux États-Unis autour des school shootings, des active shooter drills et des communautés conspirationnistes apparues après la fusillade de Sandy Hook de 2012, qui a coûté la vie à 26 personnes, dont 20 jeunes enfants. En rencontrant des parents de victimes, des spécialistes de la sécurité scolaire mais aussi des négationnistes convaincus que la tragédie n'avait jamais eu lieu, j'ai été confronté à une question qui dépasse largement cet événement : que se passe-t-il lorsqu'une société perd progressivement sa confiance dans les images, dans les récits communs et dans la possibilité même d'une vérité partagée ?

À mes yeux, Sandy Hook constitue moins une tragédie isolée que l'une des scènes inaugurales de ce qu'on a qualifié de post-vérité. C'est l'un des premiers moments où un événement réel de grande ampleur est immédiatement vécu, commenté et contesté comme une fiction. Comme si la culture médiatique avait fini par coloniser le réel lui-même.



Les active shooter drills sont des exercices de simulation de fusillade destinés à préparer civils, enseignants et forces de l'ordre à réagir en situation de crise. Ils produisent leurs propres rôles, leurs gestes et leur dramaturgie. Paradoxalement, leur existence a contribué au doute quant à l'authenticité de la tragédie de Sandy Hook. Pour certains, le sentiment d'irréalité produit par sa médiatisation a achevé de convaincre cette communauté d'assister à une simulation, une pièce théâtrale peuplée de crisis actors. Cette convergence entre événements simulés, récits complotistes et spectacle du deuil est à l'origine de mon désir d'adapter cette recherche sous forme théâtrale.

La pièce prend comme point de départ la parole d'un conspirationniste interviewé lors de mes recherches. Par cette rencontre, j'ai cherché à comprendre ce qui pouvait conduire une personne ordinaire à considérer une tragédie historique comme une mise en scène.

Ce qui m'intéressait n'était pas seulement la croyance elle-même, mais le monde qu'elle sous-tendait. La pièce en fait le matériau d'une fiction forensique : caméras, maquillage, reenactments et images d'archives composent un dispositif moins destiné à produire des récits qu'à revenir sur leurs traces. Comme si les outils de la vidéo et du théâtre devenaient les instruments d'une enquête sur notre rapport au réel.



Le spectateur assiste à une reconstitution de cette parole. Une caméra filme en direct. Une maquilleuse fabrique lentement une blessure fictive sur le front de l'actrice. Deux événements se déroulent en simultané : l'homme monologue dans une voiture, image héritée de nos premiers échanges téléphoniques, tandis que la maquilleuse reproduit un impact de balle. Ces deux actions sont filmées et restituées sur le plateau par deux larges écrans. Une tension indicible hante le plateau. Le titre reprend une question posée par le conspirationniste lors de notre entretien.

Lors d'un repérage à Los Angeles, une jeune technicienne de cinéma me confie : « Nothing gets shot in LA anymore. » Les tournages quittent la ville. Les studios se vident. Les récits migrent vers les plateformes, les formats verticaux et les flux algorithmiques. Cette phrase est devenue pour moi un écho inattendu à mes recherches sur Sandy Hook. Comme si l'usine à rêves américaine avait été supplantée par une nouvelle forme de fiction. Ces mots sont repris par la jeune actrice avant qu'elle ne se lance dans un chant mélancolique sur le sentiment d'abattement, presque post mortem, qu'inspire un lundi soir morne dans la vie calibrée d'une étudiante. « Come Monday night, the day of work is done. Tuesday morning looms, the ordinariness. » Cette berceuse adolescente, issue du teen drama *God Help the Girl*, précède ici le shut down dans lequel l'image d'une école convoquée sur scène se plonge dans le noir et le bruit strident d'une sonnerie, dans un temps mort qui semble ne plus finir.

